

Tp 156 p 27
Hommage de l'a.
S.M.

Hubert PHILIPPART
Chargé de cours à l'Université de Bruxelles.



Les Thèmes mythiques des "Bacchantes"

Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*
n° 4, mai-juin-juillet 1926.

BRUXELLES
Société anonyme M. WEISSENBRUCH, Imprimeur du Roi
49, rue du Poinçon, 49

1926



Tp

Tp 156 m / 27

Hubert PHILIPPART

Chargé de cours à l'Université de Bruxelles.



Les Thèmes mythiques des "Bacchantes"

Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*
n° 4, mai-juin-juillet 1926.

BRUXELLES

Société anonyme M. WEISSENBRUCH, Imprimeur du Roi
49, rue du Poinçon, 49

—
1926

Les Thèmes mythiques des “ Bacchantes ” ⁽¹⁾

(Pl. I)

PAR

HUBERT PHILIPPART

Chargé de cours à l'Université de Bruxelles.

A peine a-t-on défini l'intention de la pièce qu'on rencontre une seconde espèce de questions d'une portée plus large : cette couleur mystique qui surprend et séduit les modernes fascinait-elle aussi les anciens ? Quelle est la part d'originalité d'Euripide dans la composition de cette tragédie qui nous semble isolée dans la littérature dramatique du ^v^e siècle ? Que doit-il aux traditions religieuses de son pays et aux fictions poétiques de ses devanciers ?

Le problème est singulièrement compliqué parce que la plus grande partie des témoignages que nous possédons sur la religion dionysiaque sont postérieurs de plusieurs siècles à Euripide — en bonne critique nous sommes obligés d'en faire presque complètement abstraction — et que nous ne connaissons les œuvres de ses prédécesseurs dans ce domaine que par de brèves citations ou de vagues mentions. En outre, bien qu'on se soit souvent servi des *Bacchantes* comme d'un document historique pour l'étude du culte, il est difficile de dégager une doctrine cohérente des opinions et des actes des personnages, tant ceux-ci sont animés de sentiments divers et subissent fortement l'influence de leurs rôles respectifs : le chœur a la foi simple et ardente de la foule craintive ou exaltée, il obéit servilement au prophète ; les vieillards sont froids et raisonneurs ; Penthée se plaît

(1) Extrait d'une *Introduction aux « Bacchantes »* d'EURIPIDE (II). Voir *Revue de l'Université*, juillet 1925, p. 551 : *A propos de l'« Enigme des Bacchantes »*.

à accumuler contre le séduisant perturbateur le plus de griefs possible; les paroles de Dionysos ne sont celles d'un homme qu'en apparence et contiennent plus d'un mensonge.

Commençons toutefois par dessiner à grands traits la vie du dieu et son culte, tels qu'ils apparaissent dans la tragédie. Nous tenterons ensuite de retrouver les données dont disposait Euripide, en disant quelques mots des explications récentes. Il va sans dire que nous nous en tenons à la lettre du texte et que nous écartons, par exemple, toute interprétation symbolique de la figure centrale (1).

Quand elle apprit que Zeus avait séduit Sémélé, Héra voulut anéantir le fruit de cette union. Elle poussa la jeune femme à demander à son amant de lui apparaître dans tout l'éclat de sa puissance : Zeus fut forcé de céder à cette prière, et sa foudre tua l'imprudente. Cependant l'enfant qu'elle portait dans son sein fut épargné et, à l'insu de la jalouse Héra, après avoir été baigné dans les eaux de Dircé, il acheva de se former dans la cuisse divine de son père qui le nomma Dithyrambe. A la fin de cette seconde gestation, le nouveau-né fut confié aux nymphes du mont Nysa qui lui servirent de nourrices... Parvenu à l'adolescence, le dieu a été à lui-même son propre prophète : désireux de s'assurer des honneurs au moins égaux à ceux des autres Olympiens, il a pris la forme humaine pour répandre l'usage du vin et ses mystères dans une grande partie de l'Asie avant de passer en Grèce. Entraînant à sa suite une troupe de femmes du Tmolos, il a parcouru la Lydie, la Phrygie, l'Arabie, la Perse et la Bactriane. Puis il s'est transporté à Thèbes, où il venge la mémoire de sa mère en forçant la famille de Cadmos et toute la population à reconnaître sa divinité. Ce résultat atteint, il part pour d'autres contrées qu'il veut initier à son culte.

En quoi consiste ce culte?

Tandis que le thiasse docile danse et chante devant le palais royal, en agitant les tambourins que les satyres ont obtenus de la phrygienne Cybèle, les femmes de la ville, converties malgré elles en Ménades, célèbrent les orgies sacrées dans la montagne : les cheveux flottants garnis d'un bandeau et couronnés de lierre ou de smilax, une peau de faon sur les épaules, un serpent en guise de ceinture, le thyrses

(1) B. STUMPO, *Le Baccanti* (Rome, 1921), p. 12-16.

enguirlandé à la main, elles bondissent dans les vallons boisés en lançant le cri d'Évoé, en invoquant Bacchos, Bromios ou Iacchos. Elles sont chastes et sobres, bien que leur dieu ait donné la vigne aux mortels et qu'elles possèdent le pouvoir de faire jaillir du sol, outre les sources d'eau fraîche, de lait ou de miel, des flots de vin. Cependant elles sont redoutables, car leur thyrses est une arme terrible qui atteint sûrement les paysans et leurs troupeaux : descendues dans la plaine, elles pillent les maisons, se ruent sur le gros bétail, déchirent les taureaux et les génisses et dévorent leur chair pantelante.

Voilà à peu près à quoi se ramènent les éléments dionysiaques de la tragédie, si on les dépouille de leur parure poétique et si on les isole du mouvement dramatique.

Résumons maintenant ce que l'histoire nous apprend.

Dionysos est un dieu d'origine indo-européenne, dont le mythe offre beaucoup d'analogies avec celui du védique Soma qui fut enfermé dans la cuisse d'Indra (1). Il est fils de Zeus, le Ciel, et de Σμῆλη-Θεμέλη, la Terre. C'est la Thrace qui a transmis son culte à l'Hellade, sans doute par l'intermédiaire des Minyens de Thessalie et à une époque relativement récente, très peu antérieure à celle des poèmes homériques. Si Euripide, qui avait certainement lu Hérodote, fait néanmoins partir les mystères d'Asie Mineure et les transporte directement à Thèbes sans parler de la Thrace, il n'a pas tout à fait tort : les Phrygiens étaient originaires de la Thrace, les orgies de la Grande Mère, qui avaient tant de traits communs avec celles de Bacchos (2), se célébraient surtout en Phrygie, sur le mont Dindyme ou à Pessinonte; le poète, qui écrivait en Macédoine, avait intérêt à éloigner le plus possible du lieu de la représentation le berceau du culte qu'il idéalisait, à laisser dans l'ombre un pays hostile et brumeux auquel on eût rougi de devoir un élément de sa vie religieuse. D'autre part, c'est de la Béotie que les villages frontières d'Eleuthères (3) et d'Oenoé, les demeures des Sémachides (4) et d'Ikaria (5) —

(1) LENORMANT, s. v. *Bacchus*, Saglio, *Dict.*, p. 592. Cf. M. KERBAKER, *Il Bacco Indiano* (1905), p. 142, 183, et G. M. N. DAVIS, *The Asiatic Dionysos* (1914), p. 133-159.

(2) Strabon, 470, ap. NAUCK 586, *Trag. graec. fragm.* (Leipzig, 1889), p. 545 (*Palamède*); cf. Apollodore 3, 5, 1 (excellentes notes dans l'édition J. G. FRAZER, 2 vol., Londres, 1921).

(3) FARNELL, t. V, p. 287, n. 41e. Cf. FOUcart, *Culte de Dion.*, p. 163.

(4) FARNELL, t. V, p. 299, n. 69a (Stéph. Byz., s. v. Σημαχίδαι).

(5) FARNELL, t. V, p. 314, n. 112. Cf. FOUcart, *Dion.*, p. 81-85.

le moderne Διόνυσος (1) — ont reçu tout d'abord le nouveau dieu, et la tragédie attique, en faisant de Thèbes la patrie de Dionysos, en y plaçant sa famille, a suivi de très vieilles légendes qui l'identifiaient même avec Cadmos (2), le fondateur de la cité. Et qu'on ne s'étonne pas de voir un dieu parcourir le monde pour se faire des adeptes : ce besoin de gloire, d'encens humain, a toujours tourmenté les divinités de tous les temps et en particulier celles de la Grèce, qui sont souvent conçues comme des chefs d'écoles ou de bataillons et confondues avec le thaumaturge, le Mèlampos quelconque, qui les a introduites dans le pays. Au iv^e siècle, les conquêtes d'Alexandre étendront l'empire de Dionysos : il deviendra le triomphateur de l'Inde.

L'*Iliade* et l'*Odyssee* (3) rappellent rarement l'attention sur le fils de Sémélé, cependant l'épopée connaît déjà la μανία de Dionysos, ses nourrices, ses Ménades et leurs thyrses, sa bacchanale sur le Nysa sacré, sa fuite épouvantée devant la terrible βούπληξ du roi thrace Lycurgue et ses amours avec Ariadne à Naxos. Hésiode fait de rapides allusions au breuvage qu'il a donné aux hommes (4), à sa gloire, à sa joyeuse beauté et à son épouse que Zeus rendit immortelle (5). Un ou deux siècles plus tard, trois *Hymnes homériques* (6) témoignent du développement surprenant du culte de Bacchos : ils célèbrent son illustre naissance, dont tant de villes se disputent l'honneur, ses courses avec les nymphes et le châtement original qu'il infligea aux pirates tyrrhéniens. Il est le protecteur des aèdes, le dieu de la vigne couronné de lierre et de laurier, le compagnon assidu des femmes, le calme magicien qui provoque les apparitions effrayantes. Tous les deux ans, on lui sacrifie de complètes hécatombes.

(1) G. FOUGÈRES, *Grèce*, 2^e édit. (Paris, 1911), p. 201.

(2) Pausanias, 9, 12, 4. Cf. EM. BOURGUET, *Fouilles de Delphes*, t. III, 1 (Paris, 1911), p. 195 (n^o 351, l. 22) et 198.

(3) *Il.*, 2, 508; 6, 130-140; 10, 460; 14, 325. *Od.*, 11, 321-325; 24, 74. Même si tous ces passages sont interpolés (voir notes édit. V. BÉRARD, *Odyssee*, Paris, 1924, t. II, p. 9, t. III, p. 183), ils restent antérieurs à Euripide. M. P. NILSSON, dans sa récente histoire de la religion grecque, n'hésite pas à invoquer le témoignage d'Homère (*Greek religion*, p. 206, 210).

(4) *Trav.*, 613-614.

(5) *Théog.*, 940-942, 947-949.

(6) I, VII et XXVI, édit. ALLEN (Oxford, 1912), p. 1, 76 et 86. Cf. LUDWICH, *Berl. Phil. Woch.*, 1920, p. 377 sq.

Au vi^e et au v^e siècle, la personnalité de Dionysos s'enrichit d'éléments divers, dus à de nombreux syncrétismes, et s'assure une place importante dans les principaux sanctuaires de la Grèce centrale et des îles (1) : à Delphes, Bacchos occupe seul le temple pendant l'hiver (2), non pas pour rendre des oracles, comme il le faisait chez les Besses de l'Hémus et les Satres du Pangée (3), mais pour présider aux cérémonies qui se déroulent dans l'adyton (4) ou sur les hauts plateaux voisins de l'antré Corycien (5); en Béotie, le culte est si vivant dans la ville même de Thèbes et sur le Cithéron que la Pythie charge des Ménades thébaines de fonder trois thiasés à Magnésie à la suite de la découverte d'une statue de leur dieu dans un platane de cette cité (6); à Eleusis, Dionysos est vénéré à côté de Déméter (7), non seulement sous son aspect traditionnel, mais encore sous le nom du δαίμων attique Iacchos (8), que la procession solennelle vient déposer dans le

(1) M. P. NILSSON, *Griechische Feste von religiöser Bedeutung mit Ausschluss der attischen* (Leipzig, 1906), p. 258-311.

(2) Plutarque, *Mor.*, 389c.

(3) Dionysos avait deux oracles en Thrace (Hdt VII, 111; Eur., *Héc.*, 1267 et schol.; Suét., *Aug.*, 94; PERDRIZET, ... *Pangée*, p. 37-43). L'association des deux dieux-prophètes Apollon et Dionysos a été si intime qu'on les a confondus par moments (NAUCK 477, p. 508, *Likhymnios*; cf. NAUCK 341, p. 103, mais nous ne pouvons admettre, avec MM. FOUCART (*Dionysos*, p. 28) et PERDRIZET (... *Pangée*, p. 70), que l'oracle de Delphes ait d'abord été occupé par Dionysos. L'affirmation du scholiaste de Pindare (Υποθ., *Pyth.* : ἐν Ψ Διόνυσος πρῶτος ἐθεμιστεύσεν) reste isolée et contraire tout ce que nous savons de la haute antiquité du culte d'Apollon (FARNELL, t. V, p. 112-113).

(4) Suivant Callimaque les restes de Dionysos mis en pièces par les Titans ont été déposés près du trépied d'Apollon; Philochoros cite l'épithaphe : ἐνθάδε κεῖται θανάων Διόνυσος ὁ ἐκ Σεμέλης. FARNELL, t. V, p. 285, n. 35, e, i, m; NILSSON, *Greek religion*, p. 210. Plutarque (*Mor.*, 293c, 365a) mentionne les cérémonies de l'Éroïs, fête consacrée à Sémélé, et le sacrifice secret offert par les Ὄσοι, quand les Thyiades éveillent Dionysos Liknite. Dionysos et les Thyiades figuraient dans le fronton occidental du temple du iv^e siècle : Pausanias, 10, 19, 4. Dionysos et Apollon se serrent la main au-dessus de l'omphalos : cratère de la fin du V^e siècle, Pétrograd (*Arch. Zeit.*, 1866, p. 186, pl. 211).

(5) Euripide, *Bacch.*, 559; Soph., *Antig.*, 1127-1128; Pausanias, 10, 32, 7.

(6) MICHEL, *Inscr. gr.*, n° 856. Cf. deux inscriptions de Milet (iii^e et ii^e s.) commentées par B. HAUSSOULLIER, *Rev. ét. gr.*, 1919, p. 256-267.

(7) M. FOUCART (*Dionysos*, p. 44) soutient même « que Dionysos est aussi ancien à Eleusis que Déméter, et que, dès l'origine, il forma avec elle un couple étroitement uni ». Cf. *Mystères d'Eleusis* (1914) p. 443 sq. (le second degré de l'initiation était réservé à Dionysos).

(8) FARNELL, t. III (1907), p. 147-148.

temple de Hadès (1), et sous le titre du Zagreus crétois et orphique, dont Onomacrite, au VI^e siècle, a imaginé la lutte avec les Titans et la mort (2). Athènes a beaucoup contribué à la formation du nouveau culte mystique de Dionysos, cependant, en dehors des Eleusines, elle a laissé à des confréries fermées le soin de le célébrer, comme elle limitait à l'envoi du collège des Thyiades sa participation officielle aux Triétérides delphiques (3). Sous l'influence des traditions égéennes, elle a glorifié le dieu de la vigne, le dieu-bouc; elle a préféré conserver à ses rites publics un caractère rustique ou artistique : quatre grandes fêtes de l'Attique étaient consacrées chaque année à Bacchos, les Dionysies de la campagne, les Lénéennes, les Anthestéries et les Dionysies urbaines; les concours dramatiques avaient lieu dans son théâtre devant la Θυμέλη, qui rappelait l'origine religieuse de la tragédie (4); la comédie et le drame satyrique, issus en droite ligne de licencieuses solennités dionysiaques, se livraient sans cesse à des plaisanteries sur le compte du dispensateur des ivresses au cortège pétulant et grotesque. Les peintres de vases se sont plu, pour répondre aux goûts de leurs contemporains, à dessiner toutes les phases de la légende de Dionysos et tous les aspects de son *κόμος*. Des cités comme Thèbes, Thasos, Phocée, la sicilienne Naxos, ont frappé au V^e siècle des monnaies à son image (5), les plus grands sculpteurs comme Calamis (6) et Myron (7) ont taillé sa figure dans le marbre ou l'ont coulée en bronze; Phidias l'a placé à côté de Déméter sur la frise et dans le fronton Est du Parthénon (8); le hiéron d'Athènes possédait une statue chrysléphantine d'Alcamène (9).

(1) M. BRILLANT. *Les mystères d'Eleusis* (Paris, 1920), p. 80. Héraclite ap. Clém. Alex., *Protrept.*, p. 30 : ὁμοῦτος δὲ Ἄϊδος καὶ Διόνυσος (édit. MIGNÉ, t. I, p. 26).

(2) Pausanias, 8, 37,5; cf. Hdt 7, 6.

(3) Pausanias, 10, 4, 3.

(4) M. CROISSET, *Litt. gr.*, 3^e édit. (Paris, 1913), p. 54, 65. Le costume tragique lui-même vient du culte dionysiaque : M. BIEBER, *Jahrbuch des arch. Instituts*, 1917, p. 15-104.

(5) FARNELL. t. V, p. 140, 266, 268, 270, 338, 344, pl. n^{os} 24-26, 29-30. Fouilles récentes au *Dionyseion* de Thasos : *Bull. corr. hell.*, 1922, p. 537; 1923, p. 332; 1924, p. 502.

(6) Pausanias, 9, 20, 4.

(7) Pausanias, 9, 30, 1.

(8) Musée Britannique, salle Elgin, n^o 25 et D (*Marbles*, VIII, pl. 1, VI, pl. 3).

(9) Pausanias, 1, 20, 3.

Pindare a chanté maintes fois Sémélé et son fils (1), qu'il appelle le « parèdre » de Déméter (2) : grâce au papyrus d'Oxyrhynchos (n° 1604), nous connaissons maintenant un dithyrambe composé pour les Thébains, où il est question d'une fête organisée par les Ouranides en l'honneur de Bromios. Les instruments sonores de la Mère des dieux s'y mêlent aux cris déchirants qui accompagnent les violentes secousses des danses (3). Aristophane n'a pas manqué d'esquisser l'agile silhouette des Bacchantes qui s'ébattent, la chevelure au vent, en brandissant le thyrses (4), et de railler les cérémonies tapageuses du « phrygile Sabazios » (5). Hérodote est au courant du culte thrace de Dionysos (6), mais il est tellement obsédé par ce qu'il a observé en Égypte qu'il l'identifie avec Osiris (7).

Nous n'avons guère conservé que le titre du Πενθεύς de Thespis (8), de la Λυκοῦργεία de Polyphrasmon (9), des Ὑδροφόροι de Sophocle (10), des Βάκχαι ἢ Πενθεύς de son fils Iophon (11) et des Βάκχαι de Xénoclès (12), mais les nombreuses tragédies qu'Eschyle avait consacrées aux légendes de Bacchos (13) nous sont un peu mieux connues. La tétralogie de Lycurgue comprenait les Ἠδωνοί, les Βασάραι, les Νεανίσκοι et Λυκοῦργος. La première pièce mettait Dionysos et son thiasos en présence de Lycurgue et des Edoniens;

(1) *Dithyr.*, 4; *Fragm. inc.*, 16, 35, etc., édit. ΡΥΕΚΗ, t. IV (1923), p. 153-154, 208, 214.

(2) *Isth.*, VII, 3.

(3) *Dithyr.*, 2, édit. ΡΥΕΚΗ, t. IV, p. 148-149, cf. p. 142, v. 11, 15^o, v. 19.

(4) *Lysistr.*, 1308-1313, cf. 1283-1284.

(5) *Oiseaux*, 875; *Lysistr.*, 388, 1-3; *Guépez*, 9-10. Cf. *Démosth.*, *Cour.*, 259-260, p. 313; Théophr., *Caract.*, 16, 4; 27, 8.

(6) V, 7; VII, 111.

(7) II, 42, 144; cf. II, 47-52, 81, 123, 145, 156.

(8) ΝΑΥΚΚ, p. 832.

(9) Tétralogie qui n'obtint que le troisième rang en 467, *Didascalie des Sept c. T.* (édit. ΜΑΖΟΝ, p. 109).

(10) ΝΑΥΚΚ 611, p. 277. — On relève une allusion à la mort de Lycurgue dans *Antig.*, 955-965; Dionysos était appelé Ταυροφάγος dans *Tyro*, ΝΑΥΚΚ, 607, p. 277.

(11) ΝΑΥΚΚ, p. 761.

(12) Elles furent représentées en 415, ΝΑΥΚΚ, p. 770.

(13) On prétendait qu'il avait vu Dionysos en songe dans sa jeunesse et qu'il avait commencé à écrire des tragédies sur son ordre (Pausanias, 1, 21); les mauvaises langues ajoutaient qu'il puisait l'inspiration dans l'ivresse (Plutarque, *Mor.*, 622 E, 715 E; Lucien, *El. de Dém.*, 15).

dans un fragment de chœur, où il est question d'ὄργια et de μανία, nous entendons un concert de flûtes, de lyre, de cymbales et de tambours (1); un vers du dialogue lance une apostrophe méprisante à l'étranger qui porte une longue robe féminine, la *bassara* lydienne :

ποδαπὸς δὲ γύννις; τίς πάτρα; τίς ἢ στολή (2);

mais des miracles le vengent, le palais même partage les transports sacrés :

ἐνθουσιᾶ δὴ δῶμα, βακχεύει στέγη (3).

Dans la seconde tragédie, Orphée, qui avait offensé Dionysos, était livré par lui aux Bassarides et déchiré sur le mont Pangée (4). Nous ne savons rien du sujet des Νεανίσκοι (5), rien non plus du drame satyrique Λυκοῦργος (6). Quatre autres pièces d'Eschyle traitaient aussi le mythe dionysiaque : Ἐάντριάι (7), Σεμέλη ἢ Ὑδροφόροι (8), Βάκχαι (9), Πενθεύς (10), et la μυθοποιία de la dernière était la même que celle des *Bacchantes* d'Euripide (11), qui ont précisément pour titre Πενθεύς dans le *Laurentianus*.

Ce n'est pas seulement à ses devanciers qu'Euripide pouvait songer en composant sa tragédie : il avait lui-même effleuré la matière à trois reprises au moins, dans les *Crétois*, qui appartiennent à la série des conceptions audacieuses, presque immorales, antérieures au premier *Hippolyte* (12), et dans *Antiope* et *Hypsipyle*, qui datent probablement de 408 (13). Le chœur des *Crétois* se composait de mystes de Zagreus : bacchants aux vêtements blancs, astreints à des rites sévères de puri-

(1) NAUCK 57, p. 20. Cf. NAUCK 355, p. 106.

(2) NAUCK, 61, p. 21.

(3) NAUCK 58, p. 21.

(4) NAUCK, p. 9.

(5) NAUCK, p. 48.

(6) NAUCK, p. 40.

(7) NAUCK, p. 55.

(8) NAUCK, p. 73.

(9) NAUCK, p. 9.

(10) NAUCK, p. 60.

(11) *Argum. Eur., Bacch.*

(12) M. GROISSET, *Rev. ét. gr.*, 1913, p. 222.

(13) Schol. Ar., *Gren.*, 53.

fication, initiés à l'omophagie, aux courses nocturnes, aux cérémonies qu'éclairaient les torches dans la montagne, ils adoraient à la fois Zagreus, Zeus Idéen et la déesse des Curètes (1). Dans *Antiope*, la reine Dircé apparaît suivie d'une troupe de Bacchantes (2), qui célèbrent avec elle la fête du dieu Evios (3) et qui vont l'aider à attacher sa rivale au taureau. On sait comment le dénouement renverse les rôles et rend Antiope à ses fils, tandis que son ennemie expire sous les sabots de l'animal furieux (4). Le groupe colossal d'Apollonios et Tauriscos de Tralles a immortalisé cette issue imprévue de l'impétueuse bacchanale (5). Dionysos est aussi au premier plan dans *Hypsipyle* : en sa qualité d'ancêtre de l'héroïne il intervient au dénouement (6), et deux fragments laissent entrevoir les moments les plus pittoresques de son culte delphique et de sa légende : le dieu menant sur le Parnasse, à la lueur des flambeaux, la ronde des thyrses et des nébrides soulevées par la danse sur les épaules nues des vierges (7), — la terre inondée de lait, de miel et de vin, parfumée d'encens, frappée par les narthex des Bacchantes échevelées (8).

En somme, nous ne trouvons dans les *Bacchantes* aucun caractère, aucun attribut, aucune épithète même, que Dionysos ne possède déjà dans les œuvres antérieures à Euripide (9) et dans les cérémonies du culte contemporain : c'est un dieu sauvage, cruel, entouré de serpents

(1) NAUCK 472, p. 505 (fragment de la para-los cité par Porphyre). Le fragment 912 (NAUCK, p. 655) est peut-être une invocation à Zagreus.

(2) Schol. Eur., *Hipp.*, 67.

(3) NAUCK 203, p. 421.

(4) NAUCK 221, p. 425.

(5) *Taureau Farnèse*, Musée de Naples, RUESCH, n° 260.

(6) HUNT, *Trag. graec. fragm. pap.* (Oxford, 1912), fr. 41, col. III, v. 152.

(7) NAUCK 752 (prologue), p. 594. Cf. Sophocle, *Antig.*, 1126-1152; Ar., *Nuées*, 603-606; Eur., *Ion.*, 714-718, 1125-1126, *Phén.*, 226-228, *I. T.*, 1242-1243.

(8) HUNT 31-32 (stasimon).

(9) Euripide nous semble être le premier à mentionner la double naissance, mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse : même si l'épithète εἰραφιῶτα de l'*Hymne homérique* (I, v. 2, 17, 20. La note de l'édition ALLEN-SIKES adopte le sens μηροπαφής; cf. *H. orph.*, 48, 2) ne signifie pas « cousu dans sa cuisse », le jeu de mots μηρός, ὄμηρος, qui nous surprend dans la bouche de Tirésias (*Bacch.*, 293, 295) ne pouvait porter que sur un mythe très populaire. FARNELL (t. V, p. 110) découvre dans le second enfantement une forme d'adoption datant de l'époque du matriarcat. HARRISON (*Themis*, p. 33-35) y voit le rite de naissance par excellence.

et de fauves (1), parce qu'il vient des contrées barbares du nord, que les rites agraires l'honorent par des sacrifices sanglants, des orgies démoniaques (2) ou des mascarades bouffonnes d'hommes ivres, et que l'histoire de son établissement en Grèce est tissée de persécutions et de vengeances, — mais c'est aussi la joie des mortels (3), un génie bienfaisant, protecteur de la végétation vernale (4) et des fruits de l'automne (5), un bel adolescent paré de rameaux de chêne ou de laurier, de lierre, de pampres et de smilax, aimant les sources, le lait et le miel des *νηφάλια* (6), la musique, la danse, les mimes, les banquets, toutes les voluptés d'une civilisation raffinée. Son père l'a fait entrer dans le panthéon hellénique; par sa mère il se rattache à la πόλις grecque. Ses mystères sont un mélange du délire thraco-phrygien des adorateurs de Sabazios et de Cybèle et du mysticisme éleusien et crétois des fidèles d'Iacchos et de Zagreus. Aucun culte n'est à la fois aussi exotique et aussi national, aussi insolemment démonstratif et aussi intimement fervent. Mais il y a toute une partie de cette religion que l'œuvre d'Euripide laisse dans l'ombre, parce qu'il eût été sacrilège d'en parler aux non-initiés, c'est la signification profonde des *ὄργια*, les formules sacrées, les « espérances eschatologiques », qui constituent proprement les *τελεταί*, en un mot le *ἱερός λόγος* (7). A défaut des témoignages des anciens, force nous est de consulter les savants modernes, de recourir aux hypothèses de la méthode comparative pour expliquer l'histoire de Penthée (8).

Ce drame réduit à ses grandes lignes populaires comprend deux éléments, l'un historique, la résistance opposée par un souverain à l'introduction d'un culte étranger qui menace de détruire l'harmonie

(1) Pindare, *Dithyr.*, 2, 17-18, édit. PUECH, t. IV, p. 149.

(2) Hdt IV, 79.

(3) *Il.*, 14, 325 (χάρμα βροτοῖσι); Hés., *Théog.*, 941, *Trav.*, 614, etc. (πολυγηθής).

(4) Pindare, *Dithyr.*, 4, 15, édit. PUECH, t. IV, p. 154; Ar., *Nuées*, 311.

(5) Pindare, *Fragm. inc.*, édit. PUECH, t. IV, p. 214, n° 35; cf. FARNELL, t. V, p. 280 sqq.

(6) FARNELL, t. V, p. 199, 305, n. 89a, 284, n. 32.

(7) PERDRIZET, ... *Panyée*, p. 99. M. VOLLGRAFF attribue un sens allégorique aux vers *Bacch.*, 902 sq. : « Il est question de la mort mystique » (*Bull. corr. hell.*, 1924, p. 182).

(8) S. REINACH, *Cultes, mythes et religions*, t. II (Paris, 1906), p. 85-122 (*La mort d'Orphée*, 1902); FARNELL, t. V, p. 164-168.

de la cité, l'autre religieux, la théophagie, le meurtre rituel, réel ou fictif, devenu le meurtre du roi. Par une de ces transformations fréquentes dans les légendes exégétiques, l'animal sacré, qui représentait Dionysos et dont les dévots portaient la peau, le faon, le bouc ou le taureau qu'ils dévoraient dans leur sacrifice communiel, pour s'assimiler sa divine substance et pour faciliter à la fin de l'hiver la croissance des germes ensevelis dans la terre, cet animal a été remplacé par un impie dont il fallait faire justice. De là un *σπαραγμός* dont le sens s'est perdu assez tôt ou n'a été donné que dans les enseignements ésotériques (1). Mais certains indices permettent de le retrouver : sur l'ordre de la Pythie, on a fait deux xoana de Bacchos avec l'arbre sur lequel s'était assis Penthée pour épier les Bacchantes (2); d'autres prétendus ennemis du dieu, comme Lycurgue (3) et Orphée (4), ont été, après leur *passion*, l'objet de la vénération publique; l'évêque Clément place à Thèbes le *discerptus* et le tombeau de Liber (5); enfin les poursuites rituelles, donnant parfois lieu à une effusion de sang, existaient encore au temps de Plutarque (6). Les Chrétiens, poussés par un zèle aveugle d'apologie, ont été amenés tout naturellement à comparer avec orgueil le symbolisme épuré de l'Eucharistie à ces affreuses cérémonies du paganisme (7) : ils n'ont pas vu que le fond des deux sortes de mystères était identique et que, tout comme le Christ et le Soma védique, Dionysos pouvait même s'offrir sous les espèces du vin (8).

Si nous avons énuméré tous les détails qui prouvent que les légendes dionysiaques avaient défrayé avant 406 un nombre considérable de compositions poétiques ou artistiques et que la population

(1) Le scholiaste de Clément d'Alexandrie (92 P) est le seul à voir dans l'omophagie une répétition figurée du déchirement de Dionysos par les Ménades : FARNELL, t. V, p. 171, 303, n. 83; cf. p. 257 (tête de bouc à traits humains sur un vase de Kamarina). — Il faut se rappeler le mot de Platon (*Phædon*, 69c) : *ναρθηκοφόροι μὲν πολλοί, βάρχοι δὲ τε παῖδοι*.

(2) Pausanias, 2, 2, 6-7. D'après Oppien, les Bacchantes voulaient dévorer Penthée: FARNELL, t. V, p. 301, n. 76d (*Cynégét.*, 4, 304).

(3) RHÉSOS, 972-973; Strabon, p. 471; Nonn., *Dion.*, XXI, 159.

(4) FARNELL, t. V, p. 291, n. 49, 301, n. 76b; REINACH, *Cultes*, II, p. 111, n. 2.

(5) FARNELL, t. V, p. 174, 286, n. 35m (*Recogn.*, 10).

(6) *Mor.*, 299 F, 717 A; cf. Pausanias, 9, 8, 2.

(7) FARNELL, t. V, p. 164, 302, n. 81-82.

(8) Euripide, *Bacch.*, 284; cf. FARNELL, t. V, p. 124, PERDRIZET, *Pangée*, p. 74.

athénienne les connaissait très bien, parce qu'elles emplissaient la vie courante, ce n'est pas pour diminuer le mérite d'Euripide, mais pour montrer au contraire que son originalité n'est pas celle que nous lui supposons à première vue : en exploitant une matière banale, en l'adaptant après tant d'autres à la scène, il a su, par un miracle de sa technique dramatique et de son sentiment poétique, transfigurer la réalité à tel point qu'il est parvenu à éclipser ses devanciers, à s'imposer seul à l'admiration des écrivains antiques, qui pouvaient encore établir des comparaisons au moyen d'œuvres que nous ne possédons plus. Sans parler des textes dont on trouverait la liste dans les *Testimonia*, les traces de l'influence plus ou moins directe des *Bacchantes* abondent. Bornons-nous à citer le péan delphique de Philodamos (1), le fragment de l'*Oineus* de Chérémon (2), un passage de l'*Ion* de Platon (3), l'*Idylle* XXVI de Théocrite (4), l'accompagnement de cithare adapté à un extrait des *Bacchantes* par le joueur de flûte Satyros de Samos (5), un long épisode des *Métamorphoses* d'Ovide (6), les *Bacchae* d'Attius (7), le *Dionysos* de Lucien (8), le tableau décrit par Philostrate de Lemnos (9), l'imitation de la fable de Penthée par les jeunes gens de Sparte (10) et les récits de Plutarque relatifs à la mère d'Alexandre et à la mort de Crassus (11). Rappelons encore deux des innombrables sculptures figurant la *Ménade* χμαιοφόνος : la statue de Scopas (12) et le relief attique dont nous reproduisons une réplique des premiers temps de l'Empire conservée au Musée Britannique (pl. I) (13).

(1) H. WEIL, *Études de littérature et de rythmique* (Paris, 1902), p. 29-46 ; W. VOLLGRAFF, *Bull. corr. hell.*, 1924, p. 97 sq., 1925, p. 104 sq. (date probable : printemps 335). Cf. V. DE FALCO, Μουσείον. I, fasc. 3 (article que je n'ai pas pu me procurer).

(2) NAUCK, p. 786.

(3) *Ion.*, 534a. Euripide est cité 533d.

(4) W. VOLLGRAFF, *Bull. corr. hell.*, 1924, p. 125-177, en défend l'authenticité.

(5) Dédicace du II^e siècle avant J.-C. : L. COUVE, *Bull. corr. hell.* 1894, p. 84-86.

(6) *Métam.*, III, 514-733, IV, 1-32 ; cf. VI, 587 sqq.

(7) RIBBECK, *Die römische Tragödie* (1875), p. 569 sq.

(8) *Dion.*, 1-4.

(9) I, 17, cf. A. BOUGOT, *Une galerie antique* (Paris, 1881), p. 291-296.

(10) Athénée, XIV, p. 631.

(11) *Alex.*, 2 ; *Crassus*, 33.

(12) *Revue de l'Université*, juillet 1925, p. 555 et pl. I.

(13) A. H. SMITH, *Cat. Sculpt. Brit. Mus.*, t. III (1904), p. 256, n° 2194. Restaurations : cadre et coin inférieur à droite. Le même type de *Ménade* νεβροφόνος se



MÉNADE (*Musée Britannique*).

Nous insisterons davantage sur les *Dionysiaques* de Nonnos et sur le *Χριστός Πάσχυον*.

A la fin du III^e siècle de notre ère, Sotérichos d'Oasis composa un poème en quatre livres qui racontait la légende de Dionysos, les *Bassariques*. Il ne nous en reste que des fragments. Un siècle plus tard, Nonnos de Panopolis développa le même sujet dans les quarante-huit livres de ses *Dionysiaques* (1). Les trois chants qui exposent l'histoire de Penthée (XLIV-XLVI = 1045 vers) reprennent sous une forme épique les principaux thèmes des *Bacchantes* : hymnes du chœur, discours de Tirésias, colère et égarement du roi, récits des messagers, délire d'Agavé, plaintes de Kadmos. L'influence d'Euripide est très sensible jusque dans les détails, mais, selon son habitude, Nonnos a inséré dans la trame de l'action toutes les digressions qui s'offraient à lui, annonçant ou dédoublant les scènes et les personnages. De là un songe prophétique d'Agavé, une invocation à la Lune, le conte des pirates tyrrhéniens, le rôle supplémentaire d'Autonoé, etc.

Une altération de la tragédie, qui nous intéresse tout particulièrement, est celle qu'on note au dénouement de cet épisode thébain :

retrouve sur une douzaine de monuments dont je donnerai la bibliographie détaillée dans l'*Iconographie des Bacchantes* : 1. Autel rond, Londres, Landsdowne-House (MICHAELIS, *Ancient Marbles*, 1882, p. 450, n° 58). -- 2. Plaque, Broadlands (*Ibid.*, p. 218, n° 5). — Vase de Sosibios, Louvre (FRÖHNER, *Notice*, 1869, p. 50, n° 19; REINACH, *Rép. stat.*, t. I, 2^e édit., 1920, p. 24, n° 118, p. 28, n° 117). — 4. Plaque Campana, Louvre (ROHDEN, *Terrakotten*, IV, 1, 1911, p. 46; REINACH, *Rép. rel.*, t. II, 1912, p. 265, n° 2). — 5. Rhyton de Pontios, Rome, Palais des Conservateurs (HELBIG, *Führer*, t. I, 1912, p. 539, n° 950). — 6. Plaque, Pal. Conserv. (HELBIG, *Ibid.*, p. 537, n° 946; BOCCONI, *Catal.*, 1914, p. 154, fig. 35; REINACH, *Rel.*, t. III, 1912, p. 195, n° 5). — 7. Base carrée, Vatican, Musée Chiaramonti, n° 182 (AMELUNG, *Sculpt. Vat. Mus.*, t. I, p. 436, pl. 45). — 8. Cratère, Musée Torlonia (REINACH, *Rel.*, t. III, p. 337, n° 2). — 9. Plaque, Coll. Barracco (*Ibid.*, p. 161, n° 2). — 10. Plaque, Villa Albani (*Ibid.*, p. 142, n° 2). — 11. Plaque, Turin (*Ibid.*, p. 424, n° 3). — 12. Plaque, Florence, Uffizi (DÜRSCHKE, *Ant. Bildw. in Oberitalien*, t. III, 1878, p. 223, n° 510). Le relief le plus soigné est celui du Palais des Conservateurs (6). Cf. HAUSER, *Die Neu-Attischen Reliefs*, 1889, p. 7 sq., p. 54 sq.; WINTER, *Fünzigstes Programm zum Winckelmannsfeste*, 1890, p. 97 sq., pl. I; SCHRADER, *Phidias*, 1924, fig. 304.

(1) Principales éditions : comte DE MARCELLUS, Paris, Didot, 1856; A. KÖCHLY, Leipzig, Teubner, 1857-1858 (bibliogr., t. I, p. viii); A. LUDWICH, Leipzig, Teubner, 1909-1911. — REINHOLD KOEHLER, *De Nonni Dionysiactis* (Halle, 1853), s'est surtout occupé des sources. L'article le plus récent sur l'œuvre de Nonnos en général est celui de L. P. CHAMBERLAYNE, *Studies in philology* (Univ. of North Carolina), XIII, 1916, p. 40-68.

Dionysos ne reste pas insensible aux douleurs qui accablent les siens, il plaint les cheveux blancs de Kadmos, les larmes d'Agavé, il pleure lui-même et verse à tous un breuvage de Léthé (XLVI, 268-270, 357-360). Cette divine pitié répondait mieux aux sentiments de celui qui écrivit après sa conversion la *Paraphrase de l'Évangile de Jean*.

Le Χριστός Πάσχων (XII) (1) est une longue suite de monologues et de scènes dialoguées (2,610 vers), qui durent trois journées et commentent les principaux événements de la *Passion* et de la résurrection du Christ. L'action est nulle, bien que les personnages se transportent successivement tout en parlant dans différents lieux, et que le chœur ne chante pas : les quatre récits de messagers et les lamentations de la Vierge constituent les principaux éléments, marquent les étapes les plus importantes de ce drame contemplatif, qui n'a probablement jamais été représenté. L'auteur de ce centon est inconnu, mais on semble d'accord pour en placer la rédaction au XII^e siècle. Reprenant l'idée de Dübner, qui attribuait l'épilogue à Tzetzés, Ch. Magnin a supposé que Tzetzés, ou un copiste d'une époque un peu antérieure au XII^e siècle, avait juxtaposé trois drames écrits entre le IV^e et le VIII^e siècle. Le premier serait l'œuvre de Grégoire de Nazianze (IV^e s.), dont plusieurs manuscrits portent le nom, le second de Grégoire d'Antioche (VI^e s.), et le troisième d'un certain Etienne du VIII^e siècle. Ces hypothèses expliqueraient les contradictions, les répétitions et les disparates qui foisonnent dans cette étrange « marqueterie poétique ». Brambs soutient au contraire que les vers du XII n'ont plus rien de commun avec ceux de Grégoire de Nazianze et que l'analyse de la métrique et de la langue leur assigne comme date le XII^e siècle. Il propose de les attribuer au moine grec Théodore Prodrome.

Quoi qu'il en soit, ce poème dramatique est très précieux pour la constitution des textes classiques, parce qu'il contient un grand nombre de trimètres, et même de fragments lyriques, empruntés au *Prométhée* et à l'*Ajagemnon* d'Eschyle et à sept tragédies d'Euripide :

(1) Principales éditions : FR. DÜBNER, Paris, Didot, 1846, cf. CH. MAGNIN, *Journ. sav.*, 1849, p. 12-26, 275-288 ; MIGNÉ, *Patrol. graec.*, t. XXXVIII, S. Grég. Naz., t. IV, Paris, Migne, 1858 ; J. G. BRAMBS, Leipzig, Teubner, 1885. Cf. KRUMBACHER-GELZER, *Gesch. der byzant. Litt.* (Munich, 1897), p. 746-749. J.-A. LALANNE (*La Passion du Christ*, Paris, 1852) a traduit à peu près les deux cinquièmes (1039 vers).

Médée, Hippolyte, Hécube, les Troyennes, Oreste, les Bacchantes (1), *Rhésos*. Il faut reconnaître que le compilateur byzantin applique assez habilement les expressions païennes à des idées et des sentiments nouveaux. Dionysos est devenu Jésus et la transformation a été d'autant plus facile qu'ils ont tous les deux un père divin, une mère mortelle, qu'ils se heurtent l'un et l'autre à l'hostilité du chef de la contrée, manifestent leur divinité par des miracles et sont néanmoins chargés de liens. Mais la fin des *Bacchantes* ne satisfaisait plus l'idéal chrétien de charité, — nous l'avons déjà remarqué à propos des *Dionysiaques* —, aussi le Christ cesse-t-il de jouer le rôle de Bacchos, dès que celui-ci se dresse à son tour en persécuteur : il souffre comme Penthée, et la Vierge et ses amis le pleurent comme Agavé pleurait Penthée. Il n'y a donc plus ici de dispersion de sympathie.

Bibliographie

DICIONNAIRES.

Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *Bacchus*, p. 591-639 (Fr. Lenormant); *Dionysia*, p. 230-246 (J. Girard); *Maenades*, p. 1479-1493 (A. Legrand); *Mysteria*, p. 2133-2142 (Ch. Lécrivain); *Omophagia*, p. 196-197 (P. Monceaux); *Sabazius*, p. 929-930 (Fr. Cumont); *Saltatio*, p. 1025-1054 (L. Séchan); *Thyiades*, p. 284-286 (P. Perdrizet); *Thyrus*, p. 287-296 (A. J. Reinach); *Zagreus*, p. 1034-1037 (Ch. Dubois).

Roseher, *Lexikon der Mythologie*, s. v. *Dionysos*, col. 1029-1089 (F. A. Voigt), col. 1089-1153 (E. Thraemer); *Mainaden*, col. 2243-2283 (Rapp); *Sabazios*, col. 232-264 (Eisele); *Thyiades*, col. 916-922 (Johannes Schmidt); *Weltschöpfung*, col. 493-494 (Seeliger).

Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, s. v. *Dionysos*, col. 1010-1046 (Kern).

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, Paris, 1879 (livre III). — Jules Girard, *Le sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle*, 2^e édit., Paris, 1879. — L. Preller-C. Robert, *Griechische Mythologie*,

(1) 215 vers du XII contiennent des propositions ou des mots tirés des *Bacchantes*; 52 vers sont identiques à ceux que nous lisons dans notre tragédie. On peut supposer en outre qu'une vingtaine de vers au moins ont passé des plaintes d'Agavé, que nous n'avons plus, dans les gémissements de Marie et de ceux qui l'entourent au pied de la croix. Sur les rapports du XII avec *l* et *p*, voir J. Bidez, *Rev. belge de philol.*, 1926, p. 145 (*Troyennes*, édit. L. PARMENTIER, 1925).

t. I, 4^e édit., Berlin, 1894 (p. 659-718). — P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, 1904. — O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, in Iw. von Müller, *Handbuch der kl. Altertumswissenschaft*, t. V, 2, 2 vol., Munich, 1906, t. II, p. 1407-1440). — L. R. Farnell, *The cults of the Greek States*, 5 vol., Oxford, 1896-1909 (*Dionysos* : t. V, p. 85-344). — J. E. Harrison, *Themis. A Study of the social origins of Greek religion*, Cambridge, 1912 (chap. II). — R. Kreglinger, *La religion chez les Grecs et les Romains*, Bruxelles, 1920 (chap. XVII). — R. Pettazzoni, *La religione nella Grecia antica fino al Alessandro*, Bologne, 1921 (chap. III). — Sam Wide-M. P. Nilsson, *Griechische Religion*, in Gercke-Norden, *Einleitung in die Allertumswissenschaft*, t. II (3^e édit., Leipzig, 1922), p. 215-284. — Martin P. Nilsson, *History of Greek religion*, Oxford, 1925. — G. Murray, *Five stages of Greek religion*, Oxford, 1925 (chap. I). — Th. Zielinski, *La religion de la Grèce antique*, trad. A. Fichelle, Paris, 1926.

LES MYSTÈRES; DIONYSOS.

S. Reinach, *Zagreus, le serpent cornu*, *Revue archéologique*, 1899, 2, p. 210-217. — P. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique*. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscr. et B.-L.*, t. XXXVII, Paris, 1904. — M. Kerbaker, *Il Bacco Indiano nelle sue attinenze col mito e col culto Dionisiaco*, *Atti della r. Accademia di archeologia, lettere e belle arti*, t. XXIII, Naples, 1905, p. 137-196. — R. M. Dawkins, *The modern carnival in Thrace and the cult of Dionysos*, *Journal of Hellenic Studies*, 1906, p. 191-206. — J. E. Harrison, *Prolegomena to the study of Greek religion*, 2^e édit., Cambridge, 1908 (p. 363-658). — A. J. B. Wace, *North Greece festivals and the worship of Dionysos*, *Annual of the British School at Athens*, t. XVI, 1909-1910, p. 232-253. — P. Perdrizet, *Cultes et mythes du Pangée*, *Annales de l'Est*, 1910, p. 7-103. — Erwin Rohde, *Psyche, Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, 2 vol., 6^e édit., Tübingen, 1910 (t. II, p. 1-55). — Paul Foucart, *Les mystères d'Eleusis*, Paris, 1914. — G. M. N. Davis, *The Asiatic Dionysos*, Londres, 1914. — G. Seaver, *The Dionysos-Cult in its relation to Christianity, as seen in the Bacchae of Euripides*, Londres, 1914. — Alfred Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Paris, 1914 [1919] (chap. II). — Maurice Croiset, *Le mouvement religieux en Grèce du VIII^e au VI^e siècle*, *Revue des cours et conférences*, XXIII, 1921-1922, p. 239-253. — Umberto Fracassini, *Il Misticismo greco e il Cristianesimo*, Città di Castello, 1922. — Louis Siret, *La double gestation de Dionysos*, *Revue archéologique*, 1923, 1, p. 141-147. — C. Lanzani, *Religione dionisiaca*, Turin, 1923. — W. Vollgraff, *Le Péan delphique à Dionysos*, *Bulletin de correspondance hellé-*

nique, 1924, p. 97-208, 1925, p. 104-142. — Th. Hopfner, *Die griechisch-orientalischen Mysterien*, Leipzig, 1924. — R. Eisler, *Orphisch-dionysische Mysteriengedanken in der christlichen Kunst*, Leipzig, 1925.

RECUEILS DE TEXTES.

Lobeck, *Aglaophamus*, Königsberg, 1829 (p. 229-1104). — Farnell, *Cults*, t. V (1909), p. 280-344.





